

Regards sur le Québec

Lori Saint-Martin

La censure 1920-1960

Volume 23, Number 2 (68), hiver 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201374ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201374ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1998). Regards sur le Québec. *Voix et Images*, 23 (2), 399–402.

<https://doi.org/10.7202/201374ar>

Féminismes

Regards sur le Québec

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

À défaut de recevoir une quelconque écoute en France, pourtant lieu naturel de rayonnement des textes rédigés dans la langue de Madame de Sévigné (mais on sait combien le seul mot *féminisme* suscite maintenant chez nos cousines de l'Hexagone un mélange trouble de frayeur et d'hilarité), les écrits féministes québécois suscitent, aux États-Unis, un intérêt grandissant. On le voit à parcourir le sommaire de revues telles que *Québec Studies* ou à assister aux colloques américains d'études canadiennes ou québécoises. En témoigne aussi l'existence de plusieurs livres individuels et collectifs, dont le dernier-né, *Women by Women: The Treatment of Female Characters by Women Writers of Fiction in Québec since 1980*, recueil de dix-sept textes réunis par Roseanna Dufault de l'Ohio Northern University¹.

L'enthousiasme qu'inspirent aux universitaires américaines les écrits féministes québécois s'explique de

plusieurs façons : proximité géographique facilitant les visites et les échanges, soutien institutionnel de la part des grandes associations d'études canadiennes et québécoises et du gouvernement canadien, prééminence des études féministes aux États-Unis (contrairement à la situation qui prévaut en France). Quels qu'en soient les motifs, et malgré le caractère forcément inégal de tout recueil collectif, *Women by Women* fournit la preuve que se réalisent, aux États-Unis, des études fines, sensibles et rigoureuses sur les écrivaines d'ici².

Fait notable, bien que plusieurs collaboratrices habitent à l'autre bout du pays ou connaissent vraisemblablement peu le Québec, on sent un réel effort de recherche et de compréhension. Aucun texte du recueil ne véhicule les clichés anciens ou les images d'Épinal qui ont encore cours chez certains de nos voisins du Sud (comme si *Maria Chapdelaine* était encore de quelque actualité) ni ne projette, sur le Québec, la réalité

états-unienne. Le contexte social et idéologique, les nouveaux discours, les mouvements intellectuels qui marquent la littérature d'ici sont connus et maîtrisés. On tente d'établir avec les critiques québécoises un dialogue (bien que plusieurs silences incompréhensibles, comme l'absence de mention des études de Lucie Lequin sur Ying Chen ou d'un article de Karen Gould, publié dans *Études littéraires*, sur *Le désert mauve*, laissent croire à des défaillances dans les bases de données consultées). On aborde la littérature québécoise avec respect et intérêt, voire avec une révérence presque excessive (très peu de collaboratrices, sinon Jane Moss, à qui je reviendrai, osent émettre la moindre critique).

La question de départ, selon les propos de Roseanna Dufault dans une introduction brève mais perspicace, était celle-ci : « Comment les femmes qui écrivent développent-elles leurs personnages féminins ? » (p. 11) Pourtant, elle ne trouve pas de réponse véritable ; il est peu question de la manière de représenter des personnages ou de peindre des caractères. Beaucoup de textes portent plutôt sur la façon dont les écrivaines (plutôt que les personnages) questionnent le langage, la société, les représentations de la femme. Les auteures insistent également sur l'oppression, signe, comme le fait remarquer Roseanna Dufault, que vingt ans de féminisme moderne n'ont pas mis fin, loin s'en faut, au patriarcat. Elles s'intéressent tout autant à toutes les formes de résistance, qui permettent de passer de la position de victime ou d'objet à celle de sujet.

Sauf exception, le choix des auteures et des œuvres étudiées est

judicieux. Si Anne Hébert et Marie-Claire Blais sont sans doute surreprésentées (deux études portent sur *Le premier jardin*, une sur *Les fous de Bassan*, deux sur *L'ange de la solitude*), en revanche l'éventail couvert est très riche et comprend autant des auteures établies, voire des « aînées » féministes (Marchessault, Gagnon, Brossard, Théoret, et même Michèle Mailhot), que des auteures connues mais peu étudiées (Monique LaRue, Marie Laberge, Suzanne Jacob). En reconnaissance de la diversité culturelle du Québec, trois études sont consacrées à des écrivaines migrantes : la romancière Ying Chen, la poète Anne-Marie Alonzo et la dramaturge Abla Farhoud ; les articles sur Francine Noël et Madeleine Monette font également ressortir la problématique du multiculturalisme et de la présence de l'altérité en soi. En revanche, à l'exception de Ying Chen, les auteures véritablement jeunes ou marginales sont absentes. Il en résulte un portrait sans doute moins contemporain qu'il n'aurait pu l'être³.

À défaut de pouvoir commenter tous les articles, retenons-en quelques-uns parmi les plus éclairants. Ceux de Jane Moss et de Bénédicte Manguière, intitulés respectivement « Dramatizing the Discourse of Female Desire » et « Memory, Identity, and Otherness in Contemporary Women's Writing in Québec », se démarquent par leurs visées critiques et entrent en dialogue l'un avec l'autre. Pour Jane Moss, les promesses du théâtre féministe radical n'ont jamais été tenues : à la différence des dramaturges homosexuels des années quatre-vingt, les femmes ont délaissé le sujet de l'érotisme qu'avaient exploré

maints textes des années soixante-dix, pour s'intéresser davantage au rapport mère-fille ou au couple. Bien qu'on puisse ne pas la suivre lorsqu'elle établit un lien indissoluble entre forme théâtrale traditionnelle et idées conservatrices à propos de la famille et des rôles sociaux de sexe (on sait combien une telle équation a longtemps empêché de voir le féminisme de nos grandes romancières du passé), Jane Moss soulève avec brio des questions qu'on pose peu souvent ici.

Là où Jane Moss réclame une rupture de la logique linéaire bourgeoise et des identités figées, seule capable à son sens de faire jaillir du neuf, Bénédicte Maugière aborde le problème de la forme textuelle sous l'angle de l'identité et rappelle avec justesse que la fluidité et le refus des normes ont aussi à voir avec l'impossibilité de se définir comme sujet par rapport à soi et aux autres grâce à la délimitation des frontières du moi (elle cite l'exemple de la mère du *Bruit des choses vivantes* d'Élise Turcotte, incapable, à son avis, de voir sa fille comme distincte d'elle). Sous cet angle, la rupture avec le sens et la logique peut aussi bien être signe d'aliénation, voire de folie. Folie qui, dans les textes des années soixante-dix — dont tant de critiques ont gardé la nostalgie —, rimait justement avec révolte des femmes, créativité, insoumission, alors que, comme le fait remarquer Holly Leclair dans «Chacun peut inventer sa vie»: *The Problem of the Female Speaking Subject in France* Théoret's *L'homme qui peignait Staline*», la notion de folie a perdu sa force visionnaire ou créatrice. Chez Théoret, et sans doute chez d'autres écri-

vaines, la folie est maintenant refusée, comme l'est tout ce qui rompt l'accès au langage; on cherche plutôt à faire émerger un sujet féminin qui a traversé l'aliénation au lieu de s'y abîmer.

Dans le même ordre d'idée, Miléna Santoro rapproche deux textes qui le sont rarement, *Lueur* de Madeleine Gagnon et *Le désert mauve* de Nicole Brossard. Elle y traite du travail d'interprétation et de réappropriation d'un texte féminin qui permet le déplacement de la pensée vers le langage, d'une langue à l'autre, d'une femme à d'autres, favorisant ainsi l'inscription de voix et de subjectivités féminines multiples. Projet foisonnant, utopique, dont les visées rejoignent en quelque sorte celles des auteures qui s'intéressent à la problématique interculturelle. Témoignent de cette tendance l'article de Katharine Conley, qui étudie le désir de cohabitation et de communication entre les ethnies du Québec, désir conférant toute sa puissance au dernier roman de Francine Noël, et celui de Karen Gould, qui analyse la manière dont, chez Madeleine Monette, la traversée des frontières géographiques et psychiques, le choc des différences débouchent sur une reconnaissance de l'autre en soi, voire un métissage fécond.

D'autres textes aussi valent le détour. Susan Ireland analyse finement les mères créées par Monique LaRue; Celita Lamar présente la dramaturge d'origine libanaise Abla Farhoud; Lucie Lequin analyse le projet d'écriture d'Anne-Marie Alonzo, fondé sur le métissage, la passion et l'intériorité; Kelly A. Wacker montre, dans une lecture kristéviennne de

L'ange de la solitude, que le travail de deuil qui suit la mort de l'une des protagonistes libère les autres personnages féminins de leur mélancolie et leur permet de combattre la destruction et la mort qui guettent toute la société fin de siècle, particulièrement les êtres marginaux comme les lesbiennes. De deux façons différentes, Annabelle M. Rea et Roseanna Dufault étudient les personnages d'actrices (l'une dans *Le premier jardin*, l'autre dans ce roman et dans *L'ange de la solitude*) et montrent que, paradoxalement, le fait de jouer des rôles créés par des hommes — le plus souvent des femmes victimes, tuées par les hommes ou acculées au suicide par eux — leur permet de devenir multiples et d'échapper aux stéréotypes, aux carcans et aux définitions imposées; ces femmes arrivent aussi, malgré les embûches, à tisser entre elles et leur filles des liens de connivence et d'amour.

Quelle image pourrait-on se faire de l'écriture des femmes québécoises, d'après ce portrait multiple? Ces femmes insistent sur la douleur d'être femme dans une société patriarcale, sur le poids des stéréotypes et sur celui, encore lourd, du passé récent. Elles se débattent avec le langage, qui, tout en perpétuant l'ordre dominant, offre un immense potentiel de subversion: si certaines se permettent de le déconstruire (Brossard, Alonzo), d'autres n'arrivent qu'à

grand-peine à émerger comme sujets parlants (Théoret). La société qu'elles représentent est multiethnique, post-moderne, marquée par la violence plus que par la solidarité (Noël, Monette, LaRue, Jacob). Pour survivre, elles misent sur la solidarité entre contemporaines, la continuité des générations féminines (Chen, Gagnon, Marchessault, Alonzo, Hébert, Farhoud) et le rapport mère-fille (Jacob, Marchessault, Blais, Hébert, LaRue, Théoret, Turcotte, Brossard). Certaines envisagent, de plus, des rapports humains fondés sur l'accueil, le respect de la différence, l'ouverture et le métissage (Noël, Jacob, Monette, les écrivaines migrantes). Pour presque toutes, le salut passe, avant tout, par l'écriture qui, seule, favorise l'émergence d'un sujet parlant en mesure de créer et de préserver son autonomie tout en tissant des liens avec autrui. Il faut voir *Women by Women* dans ce contexte, comme un geste d'amitié porté par un désir de rapprochement.

1. Roseanna Lewis Dufault (dir.), *Women by Women: The Treatment of Female Characters by Women Writers of Fiction in Québec since 1980*, Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 1997, 270 p.
2. Outre Lucie Lequin et moi-même, toutes les collaboratrices sont établies aux États-Unis.
3. Un deuxième volume en préparation, *Women by Women 2*, portera sur des textes publiés depuis 1990.